

Chassez le naturel...

La confusion des sexes, de Michel Schneider. Flammarion, « Café Voltaire », 127 p.

La violence des hommes, de Jean Monbourquette. Novalis, 240 p.

Pourquoi les petits garçons ne sont pas des petites filles... un secret bien gardé, de Claire-Marie Clozel. Triptyque, 188 p.

Lori Saint-Martin

Number 215, July–August 2007

Les masculinités

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10360ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Martin, L. (2007). Chassez le naturel... / *La confusion des sexes*, de Michel Schneider. Flammarion, « Café Voltaire », 127 p. / *La violence des hommes*, de Jean Monbourquette. Novalis, 240 p. / *Pourquoi les petits garçons ne sont pas des petites filles... un secret bien gardé*, de Claire-Marie Clozel. Triptyque, 188 p. *Spirale*, (215), 16–17.

Tous droits réservés © Spirale, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Chassez le naturel...

LA CONFUSION DES SEXES
de Michel Schneider
Flammarion, « Café Voltaire », 127 p.

LA VIOLENCE DES HOMMES
de Jean Monbourquette
Novalis, 240 p.

POURQUOI LES PETITS GARÇONS NE SONT PAS DES PETITES FILLES... UN SECRET BIEN GARDÉ de Claire-Marie Clozel
Triptyque, 188 p.

par LORI SAINT-MARTIN

Trois livres récents issus de domaines différents viennent interroger une certaine indifférenciation des identités sexuelles caractéristique de notre époque. Michel Schneider dénonce les lois qui alimentent cette « confusion des sexes ». Jean Monbourquette veut apprendre aux hommes à canaliser de façon constructive leur violence innée. Enfin, Claire-Marie Clozel explore les différences naturelles entre filles et garçons dans le but notamment de revaloriser ceux-ci. Discours psychanalytique, mythopoétique et scientifique convergent pour réfléchir sur ce qui serait durablement, instinctivement le propre de chaque sexe. Ces auteurs ont en commun une triple démarche : d'abord constater, voire prôner, une forte différenciation entre les sexes, ensuite se réclamer de l'inné pour l'expliquer, enfin chercher à revaloriser ce qui, du masculin, a été décrié. L'entreprise a ses mérites, mais elle fait aussi craindre les dérapages.

Polémiste infatigable, Michel Schneider tire à boulets rouges depuis des années sur les socialistes, Ségolène Royal en tête, les groupes de pression (homosexuels, victimes d'inceste) et, bien sûr, les féministes, conjointement responsables de ce qu'il considère comme des mesures destinées à nier la différence biologique des sexes, fondement de l'ordre symbolique : homoparentalités, nom de la mère donné à l'enfant, féminisation des noms de profession. De même, légiférer contre le viol conjugal ou le harcèlement sexuel revient selon Schneider à stigmatiser le désir (toujours masculin d'après Freud) et donc à castrer les hommes : « faut-il espérer que les hommes deviennent des femmes et renoncent à user d'elles pour qu'ils cessent d'abuser d'elles ? » (Soulignons au passage une vision édifiante de la sexualité hétérosexuelle.) Les femmes courent à leur perte, poursuit Schneider, en contestant ce qu'elles considèrent à tort comme des privilèges masculins, car il ne faut pas « confondre une inégalité et une différence ». En fait, ce sont les femmes qui, dans cette « guerre d'amour » qu'est le sexe, s'en tirent le mieux : « Femmes, ne revendiquez pas le pouvoir, vous l'avez ! Le vrai, celui, direct, des mères sur leurs enfants, celui, indirect, des femmes dans les couples... » Privilège inestimable mais menacé : l'indifférenciation des sexes, prévient l'auteur, finira

par entraîner l'indifférence entre les sexes. Henri Bourassa ne combattait pas autrement le suffrage féminin dans les années 1920.

Schneider dénonce la vision actuelle de la sexualité comme « toujours violente, pathologique » simplement parce qu'elle est masculine. De même, Jean Monbourquette cherche à réhabiliter la « bonne » violence virile — ardeur, puissance, énergie — tout en dénonçant l'agression et l'intimidation. Dans la droite lignée de Robert Bly et de Guy Corneau, Monbourquette propose une série de contes, de mythes et d'exercices pour permettre aux hommes de mieux s'approprier « ce précieux héritage qu'est leur violence intérieure ». L'ayant apprivoisée, ils pourront accepter leur *anima*, la part féminine d'eux-mêmes, pour devenir enfin les êtres androgynes voulus par Dieu : « mâle et femelle, il les créa » sont les derniers mots du texte.

Insistons : le débat sur les caractéristiques innées (génétiques ou autres) ne va pas sans risques à la fois pour les individus et pour la société. À supposer qu'il existe en effet de grandes différences naturelles entre hommes et femmes (ou, de façon encore plus controversée, entre les « races »), que convient-il d'en faire ?

La démarche de Monbourquette inspire une sympathie certaine dans la mesure où elle valorise une force masculine équilibrée, sereine et bienveillante, aux antipodes de la domination. Elle soulève toutefois certaines questions. Si la violence positive est une valeur virile instinctive, la force et la détermination sont-elles réservées aux seuls hommes ? Et est-il sage d'employer le mot « violence » pour désigner non seulement l'instinct de compétition mais aussi le courage et le sentiment de justice ? Enfin, les catégories jungiennes d'*anima* et d'*animus* reposent elles-mêmes sur des stéréotypes du féminin et du masculin auxquels on essaie aujourd'hui d'échapper. À tort (ou en vain), diraient sans doute les partisans de l'instinct.

Comme Schneider et Monbourquette, Claire-Marie Clozel postule l'existence de différences innées entre garçons et filles. Après avoir montré qu'on a longtemps évité cette question explosive, elle passe en revue les connaissances actuelles. Si elle admet volontiers que les données sont lacunaires et que les progrès fulgurants réalisés actuellement dans certains domaines scientifiques risquent de tout bouleverser, elle offre un panorama éclairant et pose de bonnes questions. Par contre, elle a tendance à arguer de différences innées en comparant le comportement des garçons et des filles d'âge scolaire, qui ont déjà vécu des années de conditionnement social. On ne peut certes en conclure que l'instinct n'existe pas ; reste que nous avons du mal à l'isoler de l'apparis.

Les solipsismes des sexes

LES MONOLOGUES DU PÉNIS

de Michel Pruneau

Lanctôt éditeur, 215 p.

par MANON PLANTE

Pour Clozel comme pour Monbourquette, le fond de la nature masculine est « ce mélange de violence, d'agressivité, de détermination et de courage » qu'il faut canaliser pour éviter les catastrophes (je serais curieuse de l'entendre sur « le fond de la nature féminine »). Et peut-être ont-ils raison (ma fille, onze ans : « On dirait que les garçons ont quelque chose à l'intérieur qui les pousse à faire comme ça »). En tout cas, que les différences biologiques entre les hommes et les femmes soient sans incidence aucune me semble impensable. Il importe de pouvoir discuter sereinement de ces questions. Mais une telle démarche, et Claire-Marie Clozel en est consciente, ne va pas sans problèmes. D'une part, elle fournit une nouvelle justification à la spécialisation sociale : l'homme même moderne est un « chasseur » et la femme, une « cueilleuse »... D'autre part, à la notion de différence s'accroche facilement celle d'infériorité : on se rappellera certaines recherches sur les aptitudes intellectuelles respectives des Noirs, des Blancs et des Asiatiques. Enfin, la création de deux grandes catégories étanches — les garçons d'un côté, les filles de l'autre — minimise non seulement les variations au sein d'un seul groupe (tous les petits garçons n'aiment pas se bagarrer), mais aussi le chevauchement entre les deux groupes (Sophie peut être plus grande que Pierre même si les hommes sont plus grands en moyenne que les femmes). Et à supposer qu'on arrive à documenter des différences nettes, que fera-t-on des garçons et des filles qui ont plutôt les traits de « l'équipe d'en face »? Oui aux solutions pratiques qui pourront aider un sexe ou l'autre à se développer harmonieusement — adaptations scolaires pour combattre le décrochage des garçons, par exemple —, à condition d'éviter, ce faisant, de réintroduire une hiérarchie figée. Mais l'idéal ne serait-il pas d'offrir plus de choix à tous les enfants, que leurs préférences soient ou non conformes à ce qu'on attend de leur sexe, au lieu de les scinder d'emblée en deux camps adverses?

Insistons : le débat sur les caractéristiques innées (génétiques ou autres) ne va pas sans risques à la fois pour les individus et pour la société. À supposer qu'il existe en effet de grandes différences naturelles entre hommes et femmes (ou, de façon encore plus controversée, entre les « races »), que convient-il d'en faire? Inventer des mesures de rattrapage où d'accommodement ou encore renforcer la division naturelle en créant des filières scolaires et professionnelles spécialisées? Bref, quelles seront les retombées, sur les vies individuelles, de ces présumées différences collectives? La biologie deviendra-t-elle le destin? Débat éthique, débat de société à venir.

Les livres recensés ici proposent autant de variantes sur la masculinité. Leur argumentation se déploie en trois temps : 1) la masculinité est innée; 2) elle est merveilleuse mais dénigrée; 3) les femmes n'ont qu'à « nous » laisser vivre. On pense au travail de certaines féministes essentialistes soucieuses de réhabiliter le féminin : même appel au biologique, même pensée binaire, même plaidoyer pour sa propre paroisse (ou, dans le cas de Clozel, pour celle de son fils, à qui les enseignantes ont reproché un comportement trop « garçon »). On se trouve ici devant une curieuse contradiction : la masculinité serait innée et instinctive alors que la féminité, du moins selon la majorité des féministes, serait culturellement construite. En fait, cette asymétrie est compréhensible. Comme la masculinité a toujours été cotée et s'est accompagnée de privilèges, la solution consiste à la revaloriser. En revanche, les femmes sont conscientes, au moins depuis Mary Wollstonecraft, d'avoir été rendues inférieures par une éducation et des possibilités limitées. Les hommes instinctifs, les femmes culturelles? Certes, dans ce domaine miné, on n'en est pas à un paradoxe près. ●

Si *Les monologues du vagin* (1998) d'Eve Ensler soumettent l'identité féminine au substantif « vagin », ils ont tout de même à leur faveur le tournoisement des mots. Le mot libérateur s'y multiplie en petits noms secrets, symptômes d'une honte et d'une pudeur historiques mais aussi des plaisirs de la langue, ouvrant dans la parole un espace de contestation et d'affirmation.

La « réponse » offerte par Michel Pruneau à ce texte théâtral prend la forme du « manifeste du désir masculin » et a été écrite à partir de témoignages recueillis (ce qui leur confère un indéniable critère de vérité). *Les monologues du pénis* donnent la parole à cinq hommes représentant cinq générations — de la « belle » vingtaine célébrée par « *Luc, le pénis ludique* » à la sage soixantaine présentée par « *Victor, le pénis visionnaire* ». La nomination des différentes voix masculines affiche bien la réduction du masculin à son organe emblématique : le désir s'avère être une construction de clichés immuables où l'homme a la nostalgie de la vie comme d'« une fête bandée », se plaint de la faible fréquence des rapports (hétéro) sexuels et s'inquiète de la précarité des modèles de la virilité.

C'est que les hommes vivent une « crise d'identité » provoquée par les assauts d'un « féminisme de castration » et d'une attitude trop bien-pensante qui opprime leur agressivité et leur vitalisme naturels. Afin de remédier à cette situation, Pruneau élabore un bestiaire (à l'intérieur duquel l'homme est à la fois « loup », « chasseur », « lion », « babouin dominant », « orignal » et la femme, « femelle sauvage » et « en chaleur ») qui restitue le bon ordre dans les modèles sexuels. En s'appuyant sur l'argument biologique et sur la statistique, *Les monologues du pénis* rendent la division des sexes naturellement évidente. Ainsi, voit-on resurgir, sur fond de psychanalyse à deux sous, la tentation d'un retour aux origines préhistoriques alors qu'existait une vie sexuelle « exclusivement régie par les pulsions animales », qui fut troublée par l'instauration de la monogamie.

Dans ce manifeste, l'opposition entre sensualité et pensée redouble celle des genres. De façon ironique, il appartient au « pénis philosophe » d'élire Diogène comme représentant de la vie concrète, au détriment des « discours intellectuels », et au « pénis visionnaire », de réduire Sartre et Beauvoir à la liberté de leurs rapports sexuels. Une fois la philosophie réduite au sexe de son auteur et la possibilité d'une réflexion critique tenue hors du désir, il n'y a plus à s'inquiéter des amalgames douteux et des conclusions insipides qui foisonnent dans l'ouvrage. Comment ne pas éclater de rire lorsqu'un « pénis en colère » accuse certaines féministes (comparées à Staline) de faire des « raccourci[s] intellectuel[s] »!

Lorsque Spiderman est élevé au rang de « héros citoyen », lorsque Hulk devient la « fable » de « l'identité masculine », il n'est pas étonnant que le monologue des sexes apparaisse condamné au solipsisme. ●